

UNE BÊTE  
AU PARADIS

CÉCILE COULON

# UNE BÊTE AU PARADIS

Roman



**VOIR DE PRÈS**

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

© L'Iconoclaste, Paris, 2019

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-239-4

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Ses lèvres vinrent sur les miennes se poser  
Et je sentis au cœur une vague brûlure.*

Jules Supervielle, « Le portrait »

De chaque côté de la route étroite qui serpente entre des champs d'un vert épais, un vert d'orage et d'herbe, des fleurs, énormes, aux couleurs pâles, aux tiges vacillantes, des fleurs poussent en toute saison. Elles bordent ce ruban de goudron jusqu'au chemin où un pieu de bois surmonté d'un écriteau indique :

**VOUS ÊTES ARRIVÉS AU PARADIS**

En contrebas, le chemin, troué de flaques brunes, débouche sur une large cour : un rectangle de terre battue aux angles légèrement arrondis, mangé par l'ivraie. La grange est strictement tenue.

Devant, un tracteur et une petite voiture bleue sont rangés là et nettoyés régulièrement. De l'autre côté de la cour, des poules, des oies, un coq et trois canards entrent et sortent d'un cabanon en longueur percé d'ouvertures basses. Du grain blond couvre le sol. Le poulailler donne sur une pente raide bordée par un ru que l'été assèche chaque année. À l'horizon, les Bas-Champs sont balayés par le vent, la surface du Sombre-Étang dans son renforcement de fougères frissonne de hérons et de grenouilles.

Au centre de la cour, un arbre centenaire, aux branches assez hautes pour y pendre un homme ou un pneu, arrose de son ombre le sol, si bien qu'en automne, lorsque Blanche sort de la maison pour faire le tour du domaine,

la quantité de feuilles mortes et la profondeur du rouge qui les habille lui donnent l'impression d'avancer sur une terre qui aurait saigné toute la nuit. Elle passe le poulailler, passe la grange, passe le chien, peut-être le douzième, le treizième qu'elle ait connu ici – d'ailleurs il n'a pas de nom, il s'appelle « le Chien », comme les autres avant lui –, elle trotte jusqu'à la fosse à cochons, un cercle de planches avec une porte battante fermée par un loquet que le froid coince, l'hiver. Là le sol est tanné, il a été piétiné pendant des années puis laissé à l'abandon sans qu'aucun pied, qu'aucune patte ne le foule.

Dans la fosse, si vaste pour un lieu qui n'accueille plus d'animaux, dans la fosse, Blanche se tient droite,

malgré les quatre-vingts années qui alourdissent sa poitrine, balafrent son visage et transforment ses doigts en bâtons cassés.

La fosse est vide mais en son centre gît un bouquet de ces fleurs qui bordent le ruban de goudron menant au Paradis. Certaines ont déjà fané, d'autres – comme Blanche – sont sur le point de perdre leurs dernières couleurs. C'est un petit bouquet de campagne dans un grand cercle terreux. Les épaules chargées d'un gilet rouge, d'un rouge plus vif que celui des feuilles mortes sous l'arbre à pendaisons, elle bascule, s'agenouille devant ce petit bouquet qu'un enfant aurait pu composer pour sa première communion et en retire les tiges brunes qu'elle jette, d'un geste étonnamment

vif, presque violent. Puis elle sort de la poche de ce gilet rouge, d'un rouge plus vif que le sang du Paradis, quelques fleurs encore jeunes, sur lesquelles elle souffle très doucement avant de les déposer avec les autres. Elle se tient là, prostrée devant ce petit bouquet de campagne, si joli au milieu de cette fosse que sa grand-mère, Émilienne, a fait creuser pour ses cochons. C'était il y a longtemps. Elle se souvient de tout.

Car si aucun animal n'habite plus cette arène de planches et de terre, une bête s'y recueille chaque matin.

Blanche.

## Faire mal

Blanche et Alexandre firent l'amour pour la première fois pendant qu'on saignait le cochon dans la cour. Ils avaient fermé les fenêtres, sans tirer les rideaux. En bas, la fête battait son plein. L'animal gueulait comme un supplicié, les paysans voisins s'étaient rassemblés ; le sang dessinait de larges coquelicots sombres sur la terre battue. Sous le grand arbre devant la porte, Louis avait dressé des tables recouvertes de nappes aux initiales de la famille Émard. Une quarantaine de personnes assistaient à l'écoulement, les petits regardaient, les yeux écarquillés. Émilienne, au premier

rang, disait : « Là, là, doucement... Le sang, gardez bien le sang. »

Au premier étage, Blanche et Alexandre, nus, se serraient, enlacés, sachant quoi faire sans savoir comment faire, sachant que ce serait douloureux sans savoir comment rendre cette douleur plus belle. L'odeur du sang dans la cour rivalisait avec celle de la peau d'Alexandre, du sexe de Blanche, ils ne sentaient plus rien qu'eux-mêmes, n'entendaient que leurs souffles mêlés, tout à la fois apeurés et soulagés de se retrouver ensemble, enfin.

D'abord, Alexandre explora la jeune fille avec ses mains et sa bouche. Elle, la tête sur les immenses oreillers bleus, le regardait. Il tenait sa taille dans ses bras, sa langue et ses doigts descendaient le

long de son ventre tels des grimpeurs en manque de montagne. Avant d'enfourer ses lèvres dans le sexe de Blanche, Alexandre releva la tête, les yeux fixés sur les poils pubiens d'un brun foncé. Souriant, il désigna par la fenêtre les feuilles du grand arbre et murmura :

— C'est la même couleur.

Elle émit un rire bref, nerveux. Alexandre la caressa doucement comme on fait pour calmer les ânesses quand elles mettent bas, puis son visage disparut entre ses jambes. Les mains de Blanche, crispées sur les épaules du garçon, labouraient sa peau tout en le maintenant entre ses cuisses.

— Est-ce que ça va ?

Il la tenait contre lui, son bras sous sa nuque. Blanche semblait dormir sur

son épaule mais ses yeux étaient grands ouverts. Elle ne paraissait ni triste, ni en colère. Simplement, le vert sombre de son regard s'enfonçait dans le mur face au lit, et Alexandre avait beau chercher, il ne voyait qu'un mur, au coin duquel une petite araignée, très fine, presque élégante, emmaillotait un moucheron.

— Blanche ? Est-ce que ça va ?

Son corps fut parcouru d'un frisson.

— J'ai connu mieux comme sensation, dit-elle en jouant du bout des doigts autour de son nombril.

— Ça fait si mal que ça ?

Alexandre se redressa. Il pensait avoir été doux. Elle n'avait pas crié, ni pleuré, ni demandé qu'il arrête. Il avait pensé qu'il s'en était « bien sorti » ; les hommes lui avaient dit que toutes les